Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 13

Artikel: L'organisation du nihilisme
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186370

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

duire dans la porcherie où ils sont, très souvent, comme nous l'avons dit, la cause de la trichinose.

Quant au consommateur, il a un moyen fort simple d'éviter la trichine, c'est de ne manger que des viandes très cuites. Il est prouvé que le développement de cette maladie en Allemagne est dû uniquement à l'habitude qu'ont les Allemands de manger la chair de porc simplement fumée. Il faut donc soumettre la viande que l'on consomme journellement à une cuisson prolongée; la salure ne suffit pas pour tuer la trichine. Mais quel est le degré auquel doit être porté la viande avant d'être mangée? Tous les médecins ne sont pas d'accord sur ce point; les uns prétendant qu'une température de 60° suffit, les autres affirmant qu'il faut aller jusqu'à 100 degrès centigrades. Dans le doute on fera bien d'adopter ce dernier chiffre. Pour les gros morceaux, comme le jambon, une ébullition de trois à six heures, suivant le poids du morceau sera nécessaire. Pour les pièces plates, une ébullition d'une heure suffit. Ces conseils contrarieront peut-être les amateurs de saucissons et de jambons crus, mais en matière d'hygiène on ne saurait être trop prudent. Au point de vue de la trichinose, la défiance du saucisson est le commencement de la sagesse.

MARC SENSO.

A propos de ménageries.

Uue véritable foule envahissait, dimanche soir, la ménagerie des frères Pianet, brillamment éclairée au gaz. Cette foule s'extasiait devant ses splendides animaux, et applaudissait aux intrépides exercices des dompteurs. Les rugissements des fauves surexcités par une représentation donnée dans l'après-midi, dominés par la voix impérative et le courage froid du dompteur, l'enthousiasme de la foule, tout cela formait un spectacle vraiment empoignant. L'impression que j'en ressentis moi-même, me remit en mémoire — par esprit de contraste sans doute — une pauvre petite ménagerie établie à la même place, il y a cinq ou six ans, et dont le directeur se tira d'une situation fausse au moyen d'un mot tellement typique, que je ne puis résister à vous le raconter.

C'était dans une méchante baraque, éclairée par quatre ou cinq quinquets fumeux. Au comptoir se tenait une grosse dame qui recevait les 20 centimes d'entrée d'un air triste et soucieux. A l'intérieur un monsieur âgé, en lunettes, deux bonnes en partie fine avec des militaires, trois jeunes collégiens, un agent de police et moi formaient toute l'assistance. Trois cages usées et misérables contenaient tous les pensionnaires de l'établissement. Dans la première un lion très âgé, la crinière rare, mollement étendu sur son dos, respirait péniblement en clignant ses yeux éteints. Dans la seconde un aigle déplumé décoré du nom pompeux de læmmergeyer, et dans la troisième une hyène borgne. Deux singes mélancoliques qui semblaient se dire que les affaires n'allaient pas et un perroquet jaune et rouge complétaient toute la galerie. En ce moment, le directeur, après avoir vainement fait l'article devant la baraque fit son entrée pour « l'explication. » C'était un grand diable, chaussé de hautes bottes, maigre, pâle et qui n'avait pas l'air mieux nourri que ses bêtes. Il passa devant les cages en nous initiant, dans un langage fleuri et avec un fort accent du midi, au caractère et aux habitudes de ses pensionnaires. Après nous avoir parlé de la « férocité » de la hyène borgne, « qui s'en va la nuit déterrer les cadavres » et de l'audace du læmmergeyer déplumé qui « attaque les enfants et quelquefois les hommes » il s'arrêta devant le vieux lion rhumatisant qu'il avait gardé pour la bonne bouche.

« Cet animal, » nous dit-il, « surnommé le roi des animaux, à cause de sa vigueur et de sa force, devient terrible quand il est poussé par la faim; il s'attaque alors aux hommes, aux caravanes, aux diligences, et fond sur sa proie par des bonds énormes. »

Pendant tout ce panégyrique le vieux roi anémique ne songeait pas à bondir du tout, il restait au contraire consciencieusement étendu de son long et clignait ses yeux chassieux de plus belle. Cette attitude affaissée contrastant péniblement avec le pompeux de l'explication, le directeur voulut le faire lever en l'excitant au moyen d'une fourche à dents aigues. Peine inutile, le vieux lion affaibli se contenta de protester en agitant faiblement sa patte gauche, munie de griffes usées. Le directeur décontenancé et voyant qu'il n'y avait rien à faire eut alors une inspiration sublime.

« Cet animal, ajouta-t-il, se distingue aussi par son *entêtement*. Vous voyez, mesdames et messieurs, qu'on ne peut pas le faire lever quand on veut. »

L'explication fut trouvée parfaitement naturelle par la généralité des spectateurs et la réputation du roi du désert fut sauvée. Pour terminer, une petite fille blonde, en robe de mousseline fanée, fit sauter dans des cerceaux la hyène borgne, qui, dérangée de sa sieste, s'exécuta d'assez mauvaise grâce. Le public s'en fut content et satisfait. Quant à moi, *l'entêtement* du lion me parut si remarquable que je ne regrettai point ma soirée.

BLACK

L'organisation du nihilisme

La direction de ce pouvoir occulte, dit l'*Encyclopédie populaire*, est divisée en quatre sections composées chacune de dix ou quinze personnes, hommes ou femmes. Ces sections jouissent d'une entière autonomie, le plan général étant seul commun. Cette indépendance réciproque a pour résultat de permettre au parti de n'être pas, pour ainsi dire, décapité par la capture de son organe principal. Dans le cas où l'une des sections serait découverte par la police, les autres n'en pourraient pas moins remplir leur office.

Pour mieux assurer le secret de leurs séances,

les autorités révolutionnaires mènent une vie nomade, et n'ont aucun lieu de réunion fixe. Elles se rassemblent parfois dans un établissement public dont elles connaissent la disposition intérieure, mais le plus souvent dans les appartements d'un adhérent, qui lui-même n'est pas admis à l'entrevue et ignore le rang de ses hôtes.

Les quatre sections ont un chef suprême, appelé le général, et un seul mot de passe indiqué par celui-ci. C'est ce seul moyen de reconnaissance dont puissent se servir les membres des sections supérieures, qui généralement ne se connaissent pas personnellement, du moins en leur qualité.

Chaque section a le droit de prononcer des sentences de mort contre des personnes coupables de trahison ou simplement suspectes. Elle doit aussi nouer des relations avec les grands personnages officiels.

Tous les journaux ont raconté que dans la matinée du 13 mars, le général Loris Mélikoff, gouverneur de St-Pétersbourg, avait vivement engagé l'Empereur de Russie, à ne pas assister à la revue des troupes. Mais ce dernier ne paraissant pas vouloir accéder à ce conseil vigilant, le général crut devoir s'adresser aux personnes les plus autorisées de la cour, espérant que par leur entremise il pourrait empêcher le czar de sortir ce jour-là. Toutes les démarches furent inutiles.

On rappelle à ce sujet, que dans une circonstance analogue, la personne chargée de veiller sur la sécurité de Napoléon III, se conduisit autrement. C'était au moment des complots italiens, aussi redoutables que ceux des nihilistes. Le chef de la police dit à l'Empereur de ne pas sortir un certain jour. L'Empereur persistant dans son projet, le chef de la police sortit du cabinet et plaça des hommes à toutes les issues des Tuileries, avec la consigne formelle de ne pas laisser sortir l'Empereur lui-même, s'il se présentait. Puis il remonta auprès de Napoléon, lui dit poliment, mais fermement, que comme il était responsable de l'existence du chef de l'Etat, il l'avait constitué prisonnier dans les Tuileries, pour le soustraire à un danger certain. » D'ailleurs, ajouta-t-il, Votre Majesté n'a qu'à me destituer, et elle sera libre ; mais je ne serai plus responsable de rien. » L'Empereur remercia son féroce gardien et lui obéit.

On cartiu.

Ti lè deçando vo no bailli oquiè à dévenâ âo à comptâ, dein voutron papâi, et que mémameint y'a on prix po cé qu'a z'u lo soo d'étrè teri ein beliet dein voutra carletta. Ma fâi dein mon dzouveno teimps, que y'allâvo à l'écoula, y'été portain bo et bon po la tchiffra; cognessé bin lo livret, que lo régent mè posâvè su l'ardoise dâi règlès pè sous et deniers, que cein étâi onco pi què lè batz; mâ po clliâo cartius que vo no bailli dein lo Conteu, lâi pu rein. Y'é bio essiyi dâi murtiplicachons et dâi divisions, pu pas allâ tant qu'à la preuve, et su d'obedzi d'atteindrè 8 dzo po avâi la reponse. Mâ tot parâi mè parè que y'a dâi mâlins coo permi voutrè z'abonâ, kâ y'ein a adé ion que dévenè; assebin vu essiyi dè lâo posâ 'na règle que noutron vôlet m'a de y'a cauquiès teimps, mâ que n'é pas pu dévenâ. Cé volet, qu'é eingadzi à Tsalanda, ne marquè pequa, que n'est don perein tant dzouveno; et l'est on bocon pésant; mà quand bin l'est dinsè on pou dadou, l'est bo et bon po lo travau; mâ n'est pas li qu'a einveintâ clliâo bombès qu'ont émelluâ l'empereu dè la Russie. Vaitsé don lo problème que m'a de l'autro dzo que lâi démandâvo se n'adzo. Vo pâodè marquâ su lo Conteu que baillo 'na bouna matola dè buro à cé que lo porra tchiffra :

— Quin adzo âi-vo, se lâi é fé?

— Eh bin, noutron maitrè, se mè repond, y'é coumeniyi à 16 ans et demi, ora comptâdé ?

Conseils du samedi. Les diverses manières de faire du bon café ont été indiquées mille et mille fois. En voici une, néanmoins, que plusieurs de nos lectrices ne connaissent probablement pas encore mais que bon nombre de gourmets n'ignorent pas. La voici: Mettre de côté toutes les mécaniques à griller, brûler, torréfier, où l'opération ne peut se surveiller; rien ne vaut la main de l'homme. Puis prendre simplement une petite casserole en terre très propre et spécialement destinée à cet usage; faire torréfier à feu doux le café quelques instants avant de le prendre, le conduire jusqu'à une belle teinte rousse très légère, le mettre dans un mortier, l'écraser tout brûlant avec le pilon au lieu de le moudre et le jeter dans une cafetière d'eau très bouillante. Immédiatement après l'infusion, goûtez ce café qui en quelques minutes a passé de l'état de graine à l'état liquide et qui ne s'est jamais refroidi. C'est un vrai nectar, conservant au plus haut point toutes ses qualités hygiéniques et stimulantes.

Votre cuisinière, qui préfère employer du café tout moulu, regimbera d'abord, vous fera de mauvais café pour vous faire abandonner cette méthode; mais préparez-le vous-même sous ses yeux, et quand mademoiselle y sera habituée, vous ne boirez plus que de bon café.

Un ange dans un jeu de quilles.

Toute personne sensée de bonne foi sera obligée de convenir que le partage absolu de la propriété est non seulement contraire à la véritable justice, mais radicalement impossible. Pour que l'équilibre se maintînt une heure au plus, après un tel partage, il faudrait que chaque individu composant l'espèce humaine eût les mêmes goûts, les mêmes besoins, le même tempérament; que toutes les facultés vitales, en un mot, eussent une marche réglée comme les astres qui circulent sous la voûte du ciel.

De pareilles doctrines ne sont que des leviers à l'usage de certains ambitieux déclassés qui, peu scrupuleux sur les moyens, veulent s'élever à tout prix ; ce sont des levains pro-